

D'une marche à l'autre

Josette Lamoureux Paquin

Volume 7, numéro 1, automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9867ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

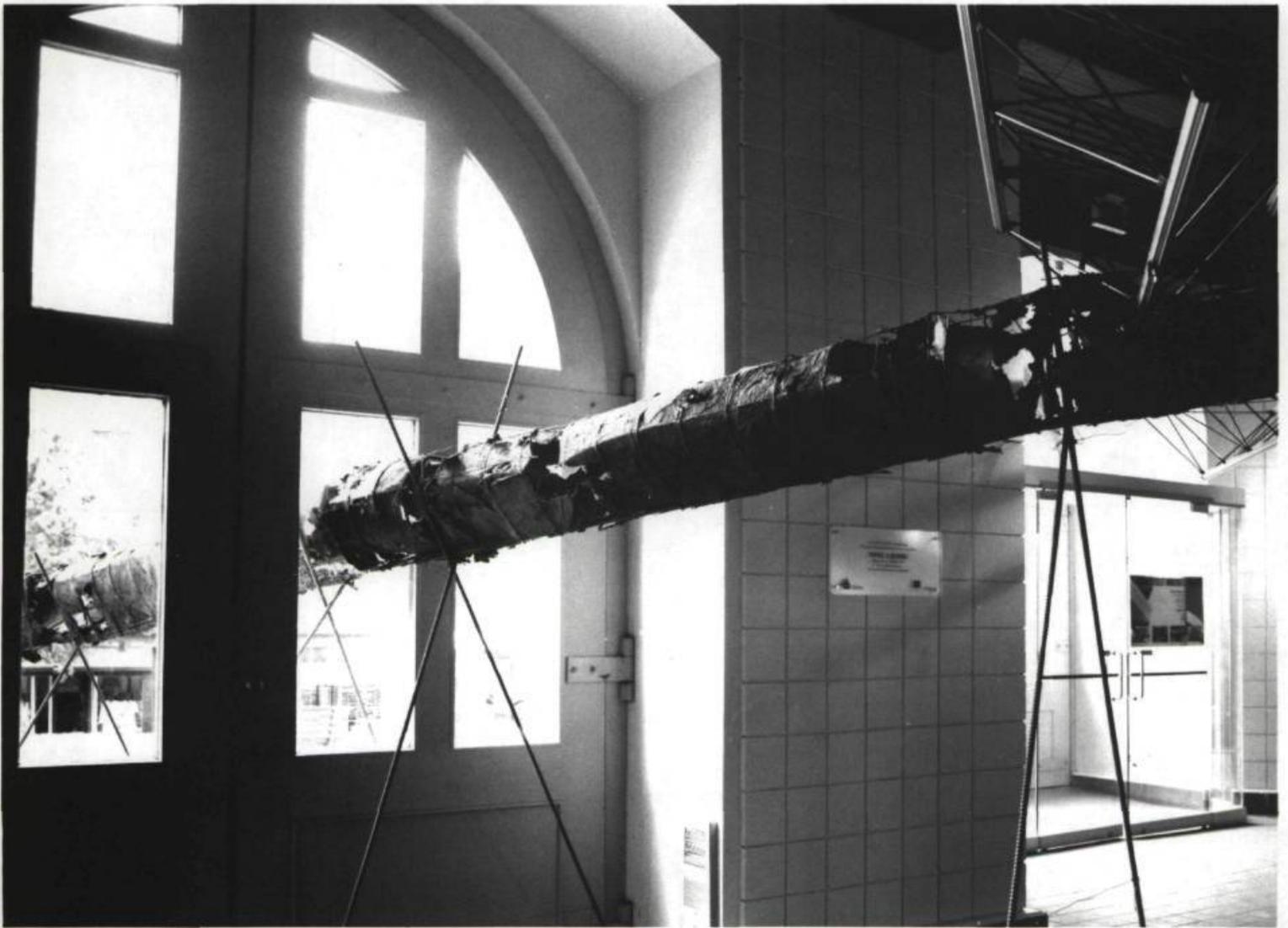
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamoureux Paquin, J. (1990). D'une marche à l'autre. *Espace Sculpture*, 7(1), 22-24.

D'une marche à l'autre

Josette Lamoureux Paquin



Florent Cousineau, *Passage ou métaphore de l'eau*, 1990. Papier fait main et métal. Centre d'interprétation de la vie urbaine de la ville de Québec. Photo : Yves Martin.

La Chambre Blanche a présenté, cet été, un événement majeur de sculpture environnementale, liée à la topographie de la ville de Québec : la falaise et ses escaliers. Reliant haute-ville et basse-ville, deux secteurs distincts tant socialement, économiquement que géographiquement, ces lieux de passage utilisés par de nombreux citoyens deviennent dans un cadre quasi champêtre, lieux de transit entre activités de travail et vie personnelle.

Pour la mise en place de ce projet, trois escaliers ont été retenus : l'escalier Badelard, l'escalier Colbert et l'escalier Lavigreur, ainsi que l'immeuble même abritant La Chambre Blanche, situé à proximité de l'escalier Lavigreur et le Centre d'interprétation de la vie urbaine de la ville de Québec, localisé dans l'Hôtel de Ville, au cœur du Vieux Québec.

L'exploration du territoire, l'interaction avec l'environnement et la volonté de donner à l'oeuvre un sens inhérent au lieu dans laquelle elle prend place ont incité plusieurs participants à soumettre une oeuvre où la notion passage est devenue le fil conducteur de leur proposition. Chaque oeuvre, tout en reflétant les préoccupations de l'artiste, s'inscrit dans son site dans un souci de complémentarité.

LA CHAMBRE BLANCHE

Isabelle Laverdière habille l'angle nord-ouest de l'immeuble avec *Façade impossible, escalier déficient*. Les murs sont revêtus de panneaux de bois et de bardeaux de cèdre dans une construction loufoque où le mur devient haut-relief, intégrant dans une pyramide inversée un escalier impossible à utiliser. Ce signe d'escalier se veut signe de l'événement : signal ironique éveillant l'imaginaire

du passant et l'invitant à parcourir les différents lieux d'intervention.

Seule oeuvre permanente du projet, l'installation *Une entrée, un escalier* de Hélène Rochette située à l'intérieur de l'entrée arrière de l'immeuble, est une réflexion sur le rôle de l'escalier. L'artiste développe son propos au moyen de métaphores du haut et du bas : une montagne rouge se détache d'une immense fresque où le ciel et la mer, bleu sur bleu, s'entremêlent à l'infini, faune aquatique et ailée, rejoignant les mythes de nos légendes, se retrouvent dans un tableau double face servant de garde-corps. Les contrastes de couleurs et de textures dans le traitement des surfaces soulignent les changements qui s'opèrent au cours d'une ascension où l'esprit comme le corps doivent assimiler une réalité autre. Par un travail sur les matériaux de l'architecture elle-même et la mise en scène des caractéristiques du lieu, Hélène Rochette donne à son oeuvre une intensité séduisante et un dynamisme communicatif.

ESCALIER BADELARD

Parallèlement à l'escalier Badelard, Jacques Coulombe propose *Ruisseau*, lieu imaginaire où la structuration de l'espace par une ligne-ruisseau reprend le thème de l'eau descendant en cascades. Une sculpture de tôle ondulée galvanisée assumant les contours de la falaise, ancrée dans celle-ci par sa forme sinueuse permet le passage virtuel des forces vives de la nature détournées de leurs mouvements logiques par le travail de l'homme. L'artiste, après vérification de cartes anciennes et constatation de la disparition des eaux de surface, rétablit l'ordre premier utilisant les mêmes moyens (tuyaux de canalisation) pour animer cet espace-lagune, divisé ainsi en deux masses. Le sol devient

littéralement le sujet de l'oeuvre de Jacques Coulombe à cause de l'interpénétration de l'espace positif et de l'espace négatif et la relation de la masse travaillée et de l'espace référentiel.

Dans le même escalier, l'installation de François Lebeau, *Portail*, oeuvre en trois parties, souligne dans chacune de celles-ci un rapport avec le passage du temps. Un portail, au pied de l'escalier forme entrée et ouverture vers un ailleurs. Cette structure de bois, gypse coloré et métal est munie de sabliers. À mi-course, à droite de l'escalier, une sculpture reprend en partie les éléments de la première structure avec des modifications qui suggèrent une dégénérescence, comme un constat de vieillissement. Un sobre encadrement vertical marque l'entrée supérieure de l'escalier. L'oeuvre est ponctuée de trois mots - *NON, ÉGAREMENT, OUBLIER* - qui viennent appuyer la réflexion de l'artiste.

ESCALIER LAVIGREUR

Sur un plateau, au centre de l'escalier, Jocelyne Duchesneau investit les lieux avec *Territoire interdit*, en habillant d'un drapé les fondations d'une ancienne écurie et en déposant un linceul sur certains objets trouvés.

Un penseur, forme énigmatique

faisant dos aux passants, devenait citoyen des lieux (ce personnage est disparu dès les premiers jours). Cette installation, constituée de trois éléments faits de pulpe de coton, s'est insérée dans ce lieu de ruines dans un très grand respect du site par un recouvrement cachant tout en rendant plus évidents les objets déjà sur place et par un coloris du matériau parfaitement en accord avec l'ensemble du lieu. Cette intervention évoque l'enveloppement d'une relique.

Deux choix de l'artiste s'avèrent importants, d'abord le matériau "fragile" accélère l'assimilation des phénomènes naturels; ensuite, le site : ce lieu grouille d'une activité nocturne et l'intervention des usagers est à prévoir. Le rodage espace/temps hors contrôle et l'action possible du regardeur interventionniste, différences qui ne sont pas dans la création de l'artiste, deviennent parties intégrantes de l'oeuvre. Ces facteurs accidentels provoquent une mutation dans une direction inconnue, mais acceptée par l'artiste et apportent à l'oeuvre une autre dimension, celle du "devenir".

Au sommet de l'escalier, Michel St-Onge érige *Des marches pas comme les autres*, sculpture-totem composée de sept épinettes, où le ludique et la réflexion s'entrecroisent dans un aller-retour incessant. D'une hauteur de huit mètres et conçue en trois niveaux, celui de l'énergie terrestre, celui de l'énergie vitale et celui de l'énergie cosmique, l'oeuvre est ancrée au sol par un socle de béton qui a mémoire d'arbre. Pour son site tout en hauteur, *Des marches pas comme les autres* permettrait une vision du monde s'apparentant au regard de l'aigle, mais l'artiste amène le passant à un nouveau regard sur la notion même de l'escalier et l'invite à une recherche du plaisir plutôt qu'à une quête de domination.

ESCALIER COLBERT

Dans une oeuvre à même le sol, Mario Girard crée un escalier de géant parallèlement à celui qu'il cotoie intitulé *Des îlots de cascades*. Les dalles de béton incrustées de tiges métalliques à la verticale et supportant des pierres à l'horizontale forment une séquence fluide grâce à un jeu dessin-masse dans un mouvement

descendant de palier en palier. Cette oeuvre, par l'inclusion du dessin dans la sculpture appelle deux lectures : l'une spatiale, l'autre picturale. Les formes créées à l'intérieur du dessin sont animées par une coloration chatoyante apportant légèreté et transparence à un matériau opaque et rappelant au passant l'eau ou même le vitrail. Le thème développé par l'artiste, en harmonie avec le site, arrière-scène d'une église où l'on retrouve grotte et statue à flanc de falaise, s'inscrit dans une démarche esthétique intégrant éléments rustiques et industriels.

LE CENTRE D'INTERPRÉTATION URBAINE DE LA VILLE DE QUÉBEC

François Robidoux place son oeuvre *Toriito* devant l'entrée du Centre d'interprétation de la vie urbaine; elle en devient le portique. Cette sculpture à caractère monumental et architectural se veut passage et frontière. Elle crée un lieu-moyen terme entre l'extérieur et l'intérieur et prend son entière signification au passage du regardeur dans son parcours même au travers de la sculpture.

Les poutres de bois en appui les unes sur les autres donnent une apparente fragilité à une oeuvre de dimension importante. Revêtues sur l'une de leurs faces d'une feuille de métal brossé en mouvement à multiples directions, elles deviennent mouvement elles-mêmes animées par un incessant miroitement. Le geste de l'artiste se fait aussi sentir dans la morsure du bois de l'architrave, curieuse forme rappelant le joug. Dans un décroissement des disciplines artistiques, le réseau linéaire de la charpente révèle un dessin en trois dimensions.

L'impact de la présence de cette oeuvre est intensifié par la sobriété de la construction et par l'intégration du temps à sa spatialité.

Passage ou métaphore de l'eau de Florent Cousineau met en évidence ce passage du dedans au dehors par une sculpture qui semble traverser les murs. Construite à partir de papier fait main, cette oeuvre prend forme de conduit défiant tous les obstacles. Comme l'eau passe à travers tout, ce vecteur supporté par des croix de Saint-André métalliques, passe au travers des éléments en place, traverse la totalité de l'espace intérieur, fait fi du mur de verre et continue à l'extérieur dans un vaste mouvement descendant.

Cette oeuvre en est une de contraste où la fragilité du matériau présenté comme un processus de

désintégration est annihilée par l'impact de sa couleur noire où la logique d'un conduit est bafouée par ce tissu-passoir. Passage fictif, métaphore de l'eau, comment dire l'eau sans eau? Florent Cousineau répond à ce dilemme par l'utilisation du papier, matériau pour lequel l'eau est éminence grise et par la forme de l'oeuvre se voulant aqueduc ou daleau dans un trajet impossible.

La sculpture contemporaine est imprégnée par cette idée de passage, par l'expérience d'un passage à travers le temps et l'espace et les oeuvres présentées dans ce projet deviennent le reflet d'une société en mouvance et d'une société préoccupée par son environnement.

L'activité artistique inhérente à la réalisation de cet événement suscite un nouveau regard du passant : les artistes mettant en évidence des traits existants, encadrant l'espace, faisant intervenir une vie secrète apportent un changement d'identité à ces espaces. Le processus de mise en place de ces installations temporaires est tout aussi important que la réalisation finale du projet. Il implique des démarches auprès des autorités municipales en vue de l'obtention des autorisations nécessaires et une volonté et un désir des artistes d'oeuvrer dans un temps et un espace donnés, au coeur des contradictions de la cité. L'intervention de questions politiques et sociales actuelles insère le projet dans la réalité culturelle de la ville et dans les préoccupations d'un art du XXe siècle.

D'une marche à l'autre, du 24 mai au 30 juin 1990. Quatre oeuvres demeureront sur place jusqu'au 10 octobre 1990. ♦



Jocelyne Duchesne, *Territoire interdit*, 1990. Papier fait main, cire et polymère. Escalier Laviguer. Photo : Ivan Binet.

Jacques Coulombe, *Ruisseau*, 1990. Tôle ondulée galvanisée, pierre calcaire et mortier. Escalier Badelard. Photo : Ivan Binet.